UNE COUCHE DE MÉMOIRE

Le ciel bleu devient sombre. De lourdes gouttes tombent sur les verres des lunettes pour s'y accumuler en une couche diaphane rendant toute vision floue mais toute mémoire vive. Il pleut.

Il pleuvait…

Sa guitare le réveilla dans une chambre toute blanche dans laquelle, assise sur le lit à colonnes, une petite strophe de presque dix vers câlinait curieusement les cordes de son instrument. Il appréciait la pureté divine lorsqu'il ressenti les vagues sauvages dans son sang, celles-là causées par les lèvres roses qui eurent monté la tempête en lui lorsqu'elles firent la salsa pour lui dire « Monsieur, le thé vous attend dans votre chambre ». Plus il se noyait dans le thé, plus il se perdait dans le labyrinthe des pétales de la poésie dont la strophe essayait de faire corps avec un air fortuit pour devenir une chanson de Noël.

Chaque soir, il s'asseyait au milieu du bouquet de fleurs ornant cette existence paradisiaque et, façon abeille, il en goûtait le miel tout en volant dans un mozart souvenu d'une âme pleurant. Les ténèbres, en sommeil, ses narines rencontraient parfois la fragrance d'une inquiétude féminine dont raffolait le couloir céruléen. Pendant quelques jours, il n'entendait plus les airs de la strophe ni les pleurs du piano. Ses pensées

ténébreuses s'enveniment devant la pâleur choquante de la poésie qui était venue le ramener à sa strophe malade.

La strophe fanée se remit. Sa présence l'embellit de nouveau. Le sourire et le soleil revinrent. La symphonie plein l'ambiance l'émerveillait de plus en plus. Pour la première fois, il était au fond de la poésie. Dans la poésie il trouvait un cœur chaleureux mais tout seul. Il n'y avait qu'une strophe de dix vers.

Le thé n'était plus seul. Chaque matin, la poésie et sa strophe l'y accompagnaient. Petit à petit, le déjeuner et le dîner voyaient les trois ensemble. La guitare, elle aussi, partait à accompagner le piano morose. Elle lui apprenait à être heureux. Le soir, le piano et la guitare faisaient l'amour à la strophe dansante. Un de ces soirs, la poésie se décida à s'ouvrir à lui :

Un jour pluvieux…une rose…du café…des cigarettes…dans les creux des arbres…les printemps…les amours…la joie…les danses…les nuits au clair de la lune…le mariage…l'erreur divine…la strophe…le jour maudit…l'accident de voiture…le veuvage…

La nuit, il dormait à des cauchemars. Il voulait apprendre la poésie par cœur. Mais il ne savait par où commencer! Les matins pendant qu'il apprenait la guitare à la strophe, la poésie se baignait. Puis elle leur préparait du petit déjeuner. Ensuite elle partait faire le ménage. Lorsqu'elle était sortie de la salle de bains, elle était toute en blanc. Ses cheveux noirs mouillés jusqu'au bout la rendaient bellissime. Une senteur céleste cernait son corps svelte dont le teint blé en soulignait la pureté incontestable. De temps en temps, leurs yeux se rencontraient. Il n'y trouvait qu'un regard vague, difficile à analyser.

Le foyer de la poésie était une cadence synchronisée à la perfection. Tous les travaux ménagers valsaient au rythme de la grande Beha, sans jamais faire un faux pas. Jamais personne n'eût peut-être osé la narguer dans ce foyer, s'il n'y fût pas venu. C'était lui qui, après longtemps, dans cette maison, comme pour la première fois, loin de la suivre, s'était bien déterminé à l'entraîner dans l'oubli qui, pour de bon, promettait ôter, à jamais, toutes les rigidités inutiles au carrefour de cette famille déjà bien propice au bonheur mais malheureusement en étant dépourvu.

Alors que la vieille Beha demandait que la famille se couche à neuf heures pile, immédiatement après le dîner ; C'était à neuf heures pile qu'il leur fit cadeau du plus beau moment qu'elles n' avaient jamais eu jusque-là : La strophe à la corde de son instrument regardait dans l'euphorie danser sa mère avec un homme qu'elle avait, déjà à son insu, pris pour son père perdu puis revenu. Lui, à son tour, tout en dansant, palpait du doigt la fine trace sur l'annulaire de la poésie celle qui commémorait un mari mort et, peut-être, qui pouvait dire, attendait quelqu'un. Quant à elle, bien saisie d'un parfum masculin, après longtemps, la poésie complétait, en elle, un rêve qu'elle avait commencé à faire il y avait belle lurette : celui d'une famille – la sienne.

Le lendemain matin rencontra la poésie et la strophe, toutes les deux, assises sur un banc de marbre dans le petit bouquet qui fascinait le chalet. Un soleil tamisé versait tout son or sur leurs corps sublimes pendant qu'un vent méchant gênait leurs mèches. Elles fixaient l'horizon...

Pour lui, il se réveilla déjà tard dans la journée. Il sortit de sa chambre. Il versa de l'eau dans un verre en verre. Il alla la boire en pleine fleur. Il se mit sur un banc de marbre et il la buvait… Mais pour peu que ses lèvres n'eussent touché à ce liquide doré, son nez reconnut cette fragrance qu'il avait rencontrée il y avait quelques nuits…Celle de la poésie…Sa Poésie.

Il rentra vite dans la maison pour prendre une douche. Il voulait s'en sortir un peu. Le déjeuner du matin se fit légèrement. Le silence seul y parlait. Après le petit déjeuner, il s'en vautra dans un fauteuil dans le salon. Il faisait semblant de lire un livre. Il était ailleurs…

La poésie vint le rejoindre. Lui, il revint au présent. Elle lui sourit « Je m'excuse. J'étais ailleurs ». D'un ton involontairement grave, il accepta « J'y suis aussi ». Puis, comprenant qu'il risquait d'être rude, il lui rendit le sourire mais pas un de ses plus beaux. Elle parut surprise « Oui, mais… peut-être pas dans le même sens auquel vous faites allusion! ». « Mais quel sens ? » reposa-t-il le livre sur la petite table à côté. Elle expliqua « Vous voulez dire, Monsieur, que nous sommes tous deux dans le même ailleurs! Est-ce que c'est possible ? ». « Oui un peu » pensa-t-il et continua « Les ailleurs libèrent l'homme de son présent et ci-gît leur aspect commun ». Puis, face aux sourcils froncés de son interlocutrice, il ajouta « L'homme pour s'échapper des revers de la vie, selon ses goûts personnels, se réfugie dans un monde manigancé par son envie d'être. Ainsi, finit-il par s'imaginer dans ses plaisirs quoique fabuleux : une hutte de chocolat, un mont de cerises ou une bise des lèvres de pétale de rose. Si abstrait et provisoire qu'il soit, l'ailleurs apporte sans doute aucun le répit à l'homme qui, déjà ennuyé de son existence dure voire obscure, et pour s'oublier un peu, s'y jette ».

La cataracte soudaine arrêta la conversation comme la lettre inattendue de son père son histoire d'amour.

Il était rentré à la maison. Comme le ciel bleu est revenu au-dessus de lui.

Mais quelque part il pleut toujours…